

UN EXIL

Un bruit strident, un crissement, un train qui s'arrête. Nous sommes en 1952, à la frontière entre la Bulgarie et la Yougoslavie. À cette époque, ce qui sépare ces deux pays n'est pas seulement une ligne ou un poste de douanes. C'est ici que la liberté se brise, que l'Europe se fracture. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le rideau de fer qui s'est abattu sur le continent semble avoir séparé l'Europe à tout jamais.

Deux conceptions du monde irréconciliables, posées comme ça, côte à côte. Dans ce train qui s'arrête, une famille est assise, anxieuse, dans une voiture de troisième classe.

Passer d'un côté du rideau à l'autre n'est pas une affaire aisée. On ne traverse pas une frontière, on quitte un monde pour un autre. Les gardes-chiourmes qui montent dans la voiture ont la gueule du mur qui sépare les deux Europe. Aussi durs, aussi austères, aussi tristes.

Dans cette voiture de troisième classe, un homme, une femme, deux enfants, garçon et fille. Les femmes sont séparées des hommes ; tout le monde sera méticuleusement fouillé. La petite fille a des nattes. Il lui faudra les défaire, afin de s'assurer qu'elle ne cache rien dans ces innocentes

tresses. La limite des deux Europe, c'est aussi le royaume de l'absurde. Père Ubu s'y sentirait chez lui. Les minutes s'écoulaient lentement pour la famille qui attend, le cœur serré, la peur aux lèvres, que le verdict tombe. Tout est en règle. Elle peut continuer le voyage.

Derrière elle, cette famille laisse ses racines, ses souvenirs, sa vie. Devant elle, ce qui s'ouvre, c'est une vie nouvelle, un saut dans l'inconnu. Mais c'est avant tout la liberté. Le droit de dire et d'être ce que l'on veut. Elle coûte cher, cette liberté, mais c'est quand on en paie le prix que l'on en connaît la vraie valeur...

Cette famille qui a décidé de s'arracher à ses racines, c'est la famille Vartan. Quatre membres. Georges, le père, Ilona, la mère, Edmond, le fils, et Sylvie, la petite dernière. Edmond a 15 ans ; Sylvie en a 8, et sans doute ne comprend-elle pas totalement pourquoi on a fui la terre dans laquelle elle a vécu tant de bonheurs. Sans doute ne comprend-elle pas pourquoi son grand-père, Robert, et sa grand-mère, Baba, sont restés sur le quai, à la gare de Sofia, les yeux pleins de larmes.

À huit ans, la liberté, c'est jouer dans un jardin, croquer une poire cueillie à l'arbre par un grand-père au regard plein de tendresse. À huit ans, la liberté, ce sont les copines, les grands espaces...

Bien sûr, Sylvie a bien entendu, à la maison, ses parents s'alarmer de la situation. Bien sûr, elle sait que son père a des soucis, elle le voit bien. Mais comment pourrait-elle comprendre que l'on quitte un pays de cocagne ?

Au mois de décembre 1952, la famille Vartan débarque du train. Un peu d'argent de côté, pas énormément, beaucoup de fatigue, mais aussi de l'espoir pour Georges et Ilona. L'espoir de voir leurs enfants grandir dans un pays libre, dans un pays où l'on n'a pas peur que le voisin vous dénonce pour activités contre-révolutionnaires.

Direction le Lion d'argent, un petit hôtel parisien où la famille s'installe. Une chambre pour les parents, une chambre pour les enfants. Pas le luxe, non, mais un lieu où dormir, où poser ses bagages et songer à l'avenir.

De son pays natal, où elle a vu le jour le 15 août 1944, Sylvie Vartan ne garde que de beaux souvenirs. Plus tard, bien plus tard, on lira sous sa plume ces mots, dont la petite musique est une nostalgie amère : *Quand je repense à mes premiers pas, en Bulgarie, il me semble que jamais enfant ne fut plus heureux de découvrir le monde.*

Pourtant, la Bulgarie a subi les pires outrages, et ce n'était pas, là-bas, sous le joug communiste, une vie paradisiaque. Encore moins quand, parce que votre famille est franco-phone et francophile, le régime n'a de cesse de vous harceler.

Le père de Sylvie, Georges, travaillait à la légation française, où il exerçait la fonction de traducteur de presse. Autant dire qu'il travaillait en territoire ennemi pour un régime paranoïaque comme celui qui a sévi là-bas pendant des décennies. Et le régime n'a pas manqué de lui chercher des poux dans la tête. En permanence.

Aussi, fatigué, Georges s'est résolu à quitter la terre natale avec sa famille. Le hasard lui a offert une chance, celle d'être né en France. Cela lui ouvre la possibilité de briguer la nationalité et d'obtenir un passeport. Les Vartan partiront la mort dans l'âme, mais il faut bien partir.

C'est dans un Paris à la Doisneau que débarque la famille Vartan. Au début des années 1950, la France est encore en pleine reconstruction. Les plaies laissées par la guerre ne sont pas totalement cicatrisées. Une grande misère existe encore, et la crise du logement rend la vie bien difficile aux Parisiens. Pourtant, pour une petite fille qui a connu la pénurie, de l'autre côté du rideau de fer, la capitale française semble être une terre d'abondance. Les étals du

marché Montorgueil et leur étalage de victuailles ressemblent à un paradis, une fête d'odeurs et de couleurs pour la petite Sylvie. Un monde étrange, parfois, de produits et de comportements inconnus.

Sylvie découvre les bananes, et cela la fascine littéralement. Folle de cette chair tendre et si parfumée, elle en avale des tonnes. Petite fille, petite taille, mais gros appétit. Elle mange les jolis fruits jaunes à en avoir des maux de ventre. Et puis, il y a ces Parisiens et la façon dont ils font leurs courses.

Sylvie et Ilona observent, les yeux écarquillés, les Français ouvrir les boîtes de camembert, y enfoncer un pouce décidé avant de les refermer et de passer à la boîte suivante.

Les Français sont un peuple étrange, se disent-elles. Mais le vent de liberté qui souffle sur leur nuque et bouscule leurs cheveux follets justifie toutes les étrangetés de ce peuple. Ici, on peut tout. Tout dire, tout faire ou presque.

En tout cas, en comparaison de la vie là-bas, à Sofia, le sentiment de liberté est puissant, exaltant. Cependant, la liberté n'est pas tout. Elle ne nourrit que l'âme. Or, Georges est au chômage, et les quelques économies qu'il a réussi à sortir de Bulgarie se réduisent comme peau de chagrin. Il va falloir changer de lieu de résidence en attendant que du travail daigne enfin pointer son nez.

On quitte donc le quartier Montorgueil pour aller s'installer ailleurs. À l'hôtel d'Angleterre, rue Montmartre. Les Vartan héritent de la chambre 14. Une seule chambre, pour quatre. Eddie est déjà presque un jeune homme, mais il n'aura d'autre choix que de partager le lit de sa sœur, dans cette chambre étroite, humide, où, toutes les nuits, les nuisibles divers font un bruit incessant.

Ce n'est pas la misère, non, puisque, contrairement à de nombreuses personnes isolées, les Vartan ont un toit. Mais c'est la triste pauvreté. Pourtant, les parents de Sylvie et

Eddie font en sorte que la situation ne pèse pas trop sur les épaules des enfants.

Georges et Ilona sont courageux et dignes. Dans la mesure du possible, ils sont enjoués et tendres avec leurs deux rejetons. Pourtant, partager une chambre à quatre n'a rien d'une sinécure. Aucune intimité, et la lumière du jour qui n'entre que par la fenêtre donnant sur une cour fermée. Autant dire que même la lumière est triste.

Pas d'endroit pour faire la cuisine. Un petit réchaud à gaz est autorisé, rien de plus. De quoi préparer le petit-déjeuner et faire cuire une soupe en sachet le soir. Encore une fois, pas la misère. L'hiver 1954 est rude, et les indigents sont nombreux. L'abbé Pierre fera son fameux appel afin de sensibiliser la population au sort terrible qui frappe les plus pauvres dans un hiver affreusement glacial.

La France entendra l'appel, et l'abbé deviendra une des figures de proue de la lutte contre la pauvreté dans l'Hexagone.

Sylvie est encore loin de tout cela. Sans doute n'a-t-elle pas totalement conscience de ce qui se déroule autour d'elle. C'est une enfant qui n'a pas encore 10 ans, choyée et chérie par son père, par sa mère. Son frère, lui, est plutôt dur avec la petite. Il a tendance à la rudoyer un peu.

Il faut dire qu'on lui demande régulièrement de s'occuper de la mioche à un âge où il aimerait bien avoir les coudées franches pour aller conter fleurette aux filles. Déjà qu'il n'a que très peu d'intimité, le garçon ne va pas, en plus, être tout miel avec la petite. Il l'emmène parfois aux Tuileries, sort faire des promenades avec elle tout en lui enjoignant de marcher devant lui afin qu'on ne les voie pas ensemble. Bref, Eddie est un adolescent comme les autres, supportant comme il peut une situation qui n'a rien de simple.

Sylvie, pour sa part, est entrée à l'école communale de la rue de la Jussienne, et, malgré ses difficultés à s'exprimer

en français, elle est admise au niveau correspondant à son âge. C'est une enfant intelligente et, si son français parlé n'est pas parfait, elle n'a pas vraiment de problème pour le comprendre.

Elle avouera plus tard avoir mis près de trois ans pour se débarrasser de son accent au bon goût des Balkans. Quoi qu'il en soit, Sylvie parvient, en s'accrochant un peu, à suivre une scolarité normale. Tout juste a-t-elle quelques difficultés en mathématiques. Mais qui n'en a jamais eu ?...

Bon, il faut admettre que les soucis en maths de Sylvie vont au-delà des quelques difficultés et qu'ils la poursuivront tout au long de sa scolarité. Un handicap qu'elle surmontera en excellant dans d'autres matières, comme l'histoire, dont elle est férue, et qui est en quelque sorte un héritage familial.

Née dans une famille francophile, Sylvie a, très jeune, baigné dans l'histoire de la France, de sa monarchie, de sa culture. Elle aime ça et aimera ça toute sa vie.

Georges et Ilona ont finalement trouvé du travail. Ils sont tous les deux employés aux Halles, dans le cœur vivant du Paris des années 1950.

Les Halles, c'est l'image d'Épinal par excellence. Encore une fois, on pense à Doisneau et à toutes les photographies en noir et blanc qui abreuvent notre imaginaire. C'est là, donc, que travaillent les deux époux Vartan. Et ils travaillent d'arrache-pied, au point que la petite doit passer de longues heures seule dans la chambre d'hôtel.

L'apprentissage de la solitude, pour un enfant, c'est l'apprentissage de l'ennui, mais aussi de l'imaginaire. Sylvie rêve. Elle rêve aux films qu'elle va voir au cinéma, elle se raconte des histoires, de merveilleuses histoires, comme toutes celles que se racontent les enfants.

Et puis un jour, enfin, après quatre années passées à l'hôtel, la famille Vartan peut enfin déménager. Georges et

Ilona ont décidé d'acheter un appartement. Alors, certes, il faudra quitter Paris et aller s'installer en banlieue, mais qu'importe : un toit à eux, c'est quelque chose de nouveau qui démarre.

C'est donc à Clichy-sous-Bois que s'installe la petite famille. La Bulgarie est bien loin, désormais. Pour se rendre à leur travail, les Vartan devront, pour l'un, chevaucher un vélomoteur, pour l'autre, prendre le bus. Mais qu'importe, c'en est fini de la promiscuité.

Certes, pour payer cet appartement, il va falloir travailler beaucoup, et pour Georges, qui est l'heureux conducteur du vélomoteur, il faudra, calé sur son deux-roues pour subvenir aux besoins de la famille, braver la pluie, le vent, la neige, mais le travail ne lui fait pas peur, pas plus qu'à Ilona. Ils estiment tous deux que nécessité fait loi et ne se plaignent à aucun moment de leur situation.

Pendant ce temps, Sylvie grandit. Elle était en sixième au lycée Victor-Hugo ; la voici, par le fait du déménagement, élève au Raincy. Sylvie devient une jeune fille sans même que ses parents aient le temps de s'en apercevoir. Ils sont trop occupés à travailler pour comprendre que la petite est en train de changer, et de changer énormément.

Il faut dire que le lycée du Raincy est une structure-pilote et qu'on est très loin des institutions strictes que l'on peut rencontrer à Paris ou ailleurs. C'est un lycée mixte, relativement libre. Et Sylvie s'y fait de nombreux amis et devient une adolescente, pas plus difficile qu'une autre, simplement une adolescente, avec des obsessions d'adolescentes qui veulent devenir femmes plus vite que leur corps.

C'est la période des boums chez les amis. Filles et garçons dansent sur les rythmes endiablés venus d'outre-Atlantique. Little Richard et Elvis Presley déchaînent les passions. Puis, quand on a bien dansé, bien transpiré, une danse langou-

reuse dans les bras d'un garçon qui vous embrasse dans le cou...

C'est la façon dont la jeunesse des années 1950 s'amuse. La guerre, pour ces jeunes gens nés pendant ou juste après, est quelque chose de bien lointain et qu'il faut oublier. Les adultes sont plombés par elle ; les gamins veulent, eux, s'amuser, jouir de la vie et de ce qu'une paix visiblement durable et un confort matériel qui s'installent dans le pays peuvent leur offrir. Les parents à béret et baguette de pain, ils en ont marre, les enfants d'après la guerre.

Leur modèle, c'est l'Amérique, une Amérique fantasmée, libre et consumériste à l'excès, une Amérique où la jeune génération a l'impression de prendre le pouvoir, où elle trouve un exutoire et une rébellion contre les parents dans une musique endiablée, folle et totalement nouvelle.

Cette rébellion, ce relâchement des mœurs arrivent peu à peu en France. Ses élites sont rétives aux changements, mais la jeunesse pousse. Les Français ont fait des enfants immédiatement après la guerre ; ce baby-boom va avoir d'énormes conséquences sur l'avenir du pays avec, notamment, le mois de mai 1968.

Mais, pour l'heure, nous n'y sommes pas encore. Sylvie et les copains du lycée veulent s'amuser, laisser le poids de la guerre derrière eux. Ils veulent jouir de la vie sans que personne ne vienne leur donner des leçons de morale ou de bienséance. Aussi, il arrive que les camarades de Sylvie et Sylvie elle-même aient quelques problèmes pour suivre à la lettre la discipline exigée.

Mais, si les parents Vartan sont parfois un peu inquiets, on ne peut pas dire que tout cela soit bien grave ou bien méchant. Quelques plaisanteries potaches, rien de plus.

Cependant, la banlieue, c'est bien, un temps, mais, lorsque l'on a goûté au bonheur de déambuler sous le ciel de

Paris, il est difficile de ne pas souhaiter y revenir. Aussi, les parents de Sylvie vont décider de quitter Clichy-sous-Bois pour s'installer à nouveau dans la Ville lumière. Ce sera le XII^e arrondissement, rue Michel-Bizot, dans une résidence récemment construite.

Un toit en plein Paris, c'est le rêve, tout simplement. Et puis, il y a tout le confort moderne. Il est bien loin, l'hôtel d'Angleterre et son réchaud à gaz !

Pour Sylvie, cela veut dire changer d'établissement scolaire. Et le changement, la jeune fille va très largement le sentir passer. En effet, finies les libéralités du Raincy, c'est sur les bancs du fameux lycée Hélène-Boucher, situé sur le cours de Vincennes, que la jeune fille va user ses culottes. Plus questions de blagues aux professeurs ou de manquements à la discipline.

Hélène-Boucher est (et restera longtemps) un lycée dont personne ne conteste la qualité de l'enseignement, mais où l'autorité des professeurs règne. L'énorme construction en granit rouge est écrasante pour quiconque passe la porte.

Et les règles à l'intérieur de l'établissement le sont encore plus. Pas de talons, pas de maquillage, pas de pantalon, aucune fantaisie. On est là pour apprendre et garder une bonne moralité.

Sylvie va tout bonnement étouffer dans ce nouvel environnement. Elle a 15 ans, entre en seconde et n'est pas du tout habituée à la discipline de fer qu'on lui impose entre les murs du lycée. Elle raconte :

— Je ne m'entendais avec aucun professeur, si ce n'est avec celui d'anglais. Je me souviens même d'une certaine madame Pascal, un professeur de français qui faisait preuve à mon égard d'une injustice flagrante. Elle me mettait invariablement 2 sur 20 à tous les devoirs que je lui remettais, même quand, de guerre lasse, je les faisais rédiger par Eddie qui venait de passer son bac de philo. Un jour, je n'ai pas